

Entretien avec Robert Morin

Marco de Blois

Number 78-79, September–October 1995

La télévision à l'aube de l'an 2000

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24265ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

de Blois, M. (1995). Entretien avec Robert Morin. *24 images*, (78-79), 34–34.

ENTRETIEN AVEC ROBERT MORIN

Quel devrait être, selon vous, le rôle de la télévision ?

Ses rôles sont multiples: elle doit informer, éduquer, susciter des interrogations et divertir. D'une certaine manière, celle qu'on a fait tout ça, mais de façon assez unidimensionnelle. Elle s'est conformée à des moules, des formats qui sont devenus abrutissants. Ce n'est pas vrai qu'une émission d'information doit uniquement être faite avec des têtes parlantes et du *stock-shot*. Ce n'est pas vrai non plus qu'un téléroman doit être joué en français international et se dérouler dans un milieu de riches, devant des décors en carton. Et le phénomène du zapping est symptomatique du malaise qu'on a face à sa monotonie: lorsqu'on zappe, elle a l'air moins plate. De plus, il y a la facilité d'accès: elle est là, dans nos maisons, plus présente que ne l'étaient autrefois les crucifix.

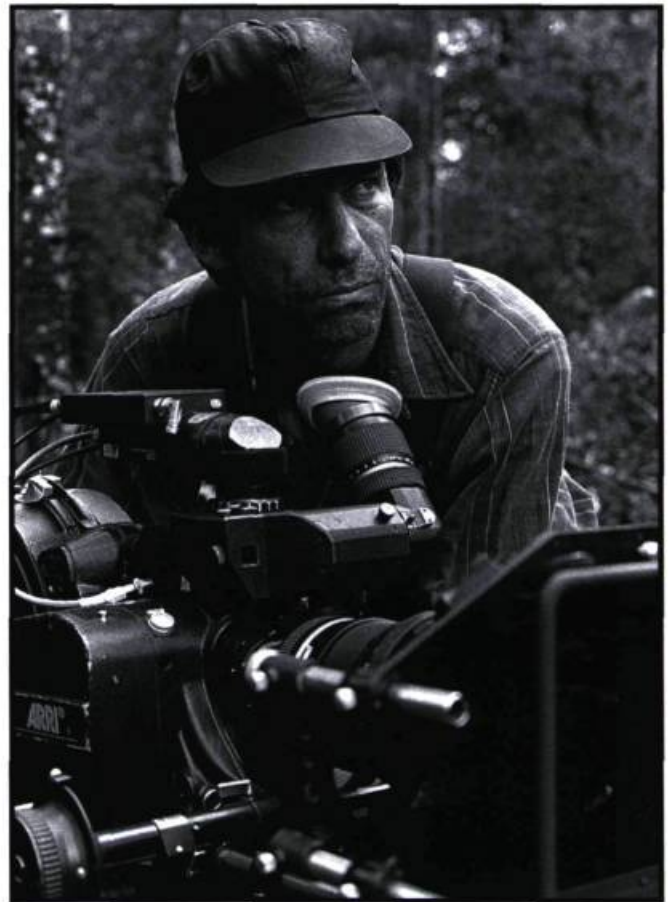
Y a-t-il une place pour une télévision d'auteur ?

Il devrait y en avoir une comme pour le cinéma et la musique. Après tout, la télé n'existe que si on s'en sert. Elle n'est qu'un médium. Je ne vois pas pourquoi il n'y aurait pas de télé intellectuelle ou qui le serait à certains moments, sans être pète-sec comme *Le point* et d'autres émissions de têtes parlantes. Des émissions comme *Kaléidoscope*, qui présente des courts métrages d'auteur, n'attirent qu'un ou deux pour cent de cote d'écoute, mais ce n'est pas négligeable. Et puis, si les cotes ne sont pas bonnes, c'est souvent parce que le public n'est pas habitué de voir telle chose de telle façon. Il faut prendre le temps de l'appivoiser, que le mot se passe... D'autres émissions qu'on regarde pendant des années ne font pas de meilleures cotes; alors, pourquoi, quand il s'agit de l'art d'ici, est-ce si difficile de montrer au peuple où vont les deniers publics? Parce que, finalement, ceux qui font de la vidéo expérimentale utilisent l'argent des taxes. L'État a-t-il honte de montrer à quoi sert son argent?

Ce serait de la honte, vraiment?

Je ne vois pas d'autres raisons. Si j'envoie mon film à Radio-Québec — et ils savent qui je suis, depuis le temps que je les achale! — et si Lelouch envoie le sien, lequel vont-ils regarder en premier, pensez-vous? Lequel sont-ils susceptibles d'acheter? Pourtant, ce sont des télévisions qui ont un mandat culturel. Que celles contrôlées par l'État prennent des risques! Elles n'ont pas à vouloir voler l'auditoire de Télé-Métropole. Elles doivent se démarquer; les cotes diminueront peut-être, mais au moins, les gens auront une alternative. Je me mets dans les culottes d'un businessman qui a une chaîne de télé: l'État subventionne un poste qui lui fait compétition! Je ne comprends pas que le gouvernement tolère ça. On nuit à l'industrie privée et on l'empêche de se développer. Quand j'entends les gens de nos télé d'État dire qu'ils sont menacés d'être coupés, je n'ai aucune pitié pour eux. Si on me nommait patron de Radio-Canada, je couperais les trois quarts des employés de la tour. Ça ne coûterait pas un milliard par année et je vous assure que ce serait différent de TVA.

On assiste à des phénomènes nouveaux: multiplication des chaînes spécialisées, télé interactives. Cela vous semble-t-il encourageant?



Robert Morin sur le tournage de *Windigo*.

La télévision, je la vois comme une bibliothèque: vous choisissez vous-même l'œuvre que vous désirez connaître.

Mais, face à tant de choix, les gens ne retourneront-ils pas de toute façon à ce qu'ils connaissent ?

La question est mal posée. Ce n'est pas parce que les gens lisent surtout du Harlequin qu'il faut brûler toute l'œuvre de Voltaire! Il y en a, de temps en temps, qui veulent lire du Voltaire. Or, la télévision, avec sa rigidité et sa platitude, se tue elle-même. À la place, les gens louent des vidéocassettes. Un vidéoclub, c'est une bibliothèque.

Toutefois, à chaque chaîne ajoutée, la facture du câblé grimpe.

C'est le syndrome de l'industrie culturelle. Ce qui est devenu le plus important, en art ou en communication, c'est de créer des jobs et tenir en place une bureaucratie d'ingénieurs culturels. C'est normal que l'industrie de la culture existe, mais on dirait qu'elle ne sert qu'à elle-même. Les administrateurs ne sont pas des auteurs. Ce qui sort de leur moulin à viande, ils s'en fichent comme de l'an quarante. Pour le moment, la seule multiplication à laquelle on assiste, c'est celle de la bêtise et de la monotonie. ■